

Femme béyalaène, une libération impossible ? : Autour de quelques controverses sur la trajectoire de la femme chez Calixthe Beyala

Doctorant Duplex Désiré Nembouet Kuella

Université de Yaoundé I, Cameroun

Abstract: Calixthe Beyala stands as one of the most prominent francophone African writers. She is very critical towards social values but is better known through her aesthetics whose main characteristic is the systematic rejection of some Values of the African society and the Christian civilization such as the notion of family, the status of the male in the family etc. She gives important roles to the margins in her novels: women, prostitutes, lesbians etc. Her outcast language goes against social taboos and propriety. She overly talks about sex in a non “conventional” language. Her determination to emancipate the woman in her novels through the reappropriation of her body leads nevertheless to a paradox: the perverse use of the said body. In her novels, the woman, once freed, gets herself involved in other degrading situations: prostitutions, lesbianism, sexual delinquency etc. From the way women behave in her novels, it is as if they free themselves to better compromise themselves. They are as if doomed since their struggle for freedom leads them to other situations of enslavement hence the boomerang effect that we are analyzing in their path here.

Mots-clés : marginalités, émancipée, effet boomerang, trajectoire controversée, paradoxe, modèles alternatifs.

Introduction

Beyala tout le long de sa production romanesque matérialise une vision énoncée dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* [1], son premier roman : démonter la phallocratie et faire advenir la « fémocratie » [2], le règne de la femme. Elle réalise ainsi un projet phare aux féministes Awa Thiam (1978) et Cathérine Frank (1987) qui théorisent le « women without men » [3]. C'est-à-dire la prise de « pouvoir » par les femmes dans l'espace littéraire. Pour atteindre cet objectif, la romancière se prend de diverses manières : la subversion de l'ordre social par une levée de bouclier contre certaines de ses valeurs fondamentales que sont le mariage et la famille ; en célébrant les marginalités et les amours licencieux ; en féminisant outrancièrement l'espace narratif ; en mettant symboliquement à mort la mère complice du règne des hommes ; en renversant l'homme etc. Ces stratégies aboutissent à une prise de pouvoir par la femme au détriment de l'homme dans son espace littéraire. La question est de savoir ce que fait la femme de ce pouvoir qu'elle conquiert. Que devient-elle une fois libérée du joug de l'homme ? Quelle est sa trajectoire après cette liberté retrouvée ? A partir du moment où elle s'est débarrassée de l'homme et « tué » la mère, vers quels pôles s'oriente-t-elle ? Ne poursuit-elle pas ces « chimères » qu'elle redoutait dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* ? : « Un jour [...] la femme froissera le présent en boule et le jettera dans le fleuve des abominations. Et si elle avait tort ? Et si elle poursuivait des chimères ? Et si le passé ne revenait pas ? Et si la femme continuait de vivre dans un monde déchu ? » [4] Atteint-elle au terme de son parcours véritablement la « Femme » dont le projet s'énonçait dans ce triptyque :

- « Règle no. 1 Chercher la femme
- Règle no. 2 Chercher la femme
- Règle no. 3 Chercher la femme et anéantir le chaos » [5]

En nous appuyant sur le « women without men » que théorise Kathérine Frank (1987) ; la prise du « pouvoir » par les femmes que défend Awa Thiam (1978), nous analysons la trajectoire de la femme dans les romans de Calixthe Beyala et démontrons que l'éviction de l'homme et la « déstructuration » [6] de la mère pour s' « inventer le circuit sans fin » produit un effet boomerang puisque la femme finit non seulement par retomber sous l'escarcelle de l'homme mais aussi par s'abreuver à la source maternelle. En d'autres termes, nous montrons qu'à la lecture de la trajectoire de la femme chez Beyala, on a comme l'impression qu' « elle poursuit des chimères ». Au terme de notre analyse, nous concluons cependant que loin d'être

une compromission, cette accointance avec « le diable » n'est qu'une stratégie sur la voie de la mise en place du règne de la femme.

Comme méthode devant baliser notre analyse, nous privilégions le dialogue des théories tel que théorisé par Françoise Lorcerie (1980) ; Jean Dejeux (1985) et Immanuel Wallerstein (1996). Dans cette démarche dans laquelle plusieurs courants interagissent pour générer une vision complète et complexe du phénomène, nous considérons le texte dans un premier temps comme foyer exclusif du problème. Nous sortons cependant de cette clôture pour le visualiser dans sa dimension extratextuelle. Nous convoquons dans ce cadre la sociologie des champs littéraires telle que théorisée par Bourdieu (1992) notamment dans les conditions d'entrée dans un champ littéraire pour interroger les modèles alternatifs que l'écrivaine érige sur les décombres de la phallocratie.

Pour développer l'effet boomerang dont est victime la femme chez Beyala, nous montrons tour à tour la difficile condition qui est la sienne dans l'œuvre de l'écrivaine et l'urgence qu'il y a à y apporter des solutions viables ; faisons le tour des solutions qu'elle propose et les modèles qui en ressortent pour aboutir sur le débat sur la légitimité de ses choix dans le milieu social africain très « pudique », croupissant sur « ce poids des interdits [...] qui empêchent la femme de dire ce qu'elle seule sait dire » [7]

Notre corpus est constitué de l'ensemble de l'œuvre romanesque de Beyala [8]. Bien qu'assez diversifiée, cette œuvre semble traversée par une même thématique : le destin des marginalisés. L'auteure est du reste d'avis avec nous lorsqu'elle déclare qu'« un écrivain écrit toujours le même livre, qu'il en ait écrit cinquante ou cent, c'est toujours le même livre, abordé sous divers angles, avec des histoires chaque fois différentes. » [9]

La femme chez Beyala : état des lieux

Les propos de Beyala sur la femme se fondent sur la difficile condition de celle-ci de manière générale, sur celle de l'adolescente tout particulièrement - les mères appartenant au cercle aliénant-. Pour présenter son argumentaire, elle divise le monde en deux : le monde de la femme et celui de l'homme [10]. Ce manichéisme se matérialise dans l'œuvre par des formes de communication difficiles voire impossibles entre hommes et femmes, entre parents et enfants ; par diverses formes d'exploitation et d'aliénation de la femme. Cette peinture des désamours et d'autres formes de désaveux jalonne de part en part l'intrigue, donnant à celle-ci une luxuriance par des rebondissements à n'en point finir. On aboutit pour ce qui est des rapports hommes-femmes et parents-enfants (filles) à une juxtaposition de deux mondes aux visées et destins aussi parallèles qu'antinomiques.

Le premier pôle de notre propos est la relation mère-fille. C'est une relation dans laquelle la communication est impossible. La mère est liberticide : elle empêche la fille de s'épanouir. C'est le cas de la mère de Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga*, de celle de Ateba dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* pour ne citer que ces cas car, toutes les relations mères-filles sont corsées dans les textes de Beyala. Il n'y a pas de tendresse maternelle envers les enfants mais de la violence généralisée. Au plan physique, les mères de Tanga et celle d'Ateba les rudoient, font subir à leur corps de nombreuses humiliations telles que « le test à l'œuf » pour s'assurer de leur virginité et de leur capacité à garder les hommes. Qui plus est, elles sont au centre de leurs exploitations sexuelles par les hommes, exploitations sexuelles desquelles elles tirent gain et plaisir : « Irène habite au dernier poteau chez ses parents [...] qui assistent sans trop de douleur à sa déchéance » [11]. Les mères sont donc des proxénètes, des mères cannibales, des mères « dévorantes » (Borgomano : 1990) puisqu'elles mangent symboliquement leurs filles au travers de ces complicités.

L'autre pôle de notre argumentaire c'est la relation homme-femme. Comme la relation parents - enfants, la relation homme-femme est des plus heurtée dans le corpus. L'homme y agit de façon fortement dictatoriale tant à l'égard de la femme qu'à l'égard des enfants : « mon père dit « fais ci, fais ça », toujours commander, toujours donner les ordres », nous dit

Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga*. En clair, il règne et ce, sans partage. Il dicte, n'a besoin de l'avis de personne. Il terrorise. E. Angela Brière (1993) note à ce propos que "les femmes vivent une sorte de guérilla en ce qui concerne [les] rapports avec les hommes" [12].

De cette relation orageuse naît une haine qui se ressent jusque dans l'acte sexuel reconnu pourtant comme moment d'intimité et d'extase. Ce moment de fusion des corps est plutôt chez Beyala celui de répulsion, de violence avant, pendant et après. Aucune félicité. L'acte sexuel est le champ des batailles, le champ des calculs machiavéliques, du cynisme etc. Pendant que l'homme dans cet acte veut asseoir sa domination [13] sur la femme, celle-ci veut directement et/ou indirectement y tirer un gain pécuniaire (cas de Ateba et Irène entre autres dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* ; de Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga* etc.) voire se venger de l'homme. Les romans de Beyala regorgent ainsi de nombreux crimes passionnels, l'homme étant la plupart du temps lynché physiquement et/ou symboliquement avant, pendant ou après l'acte sexuel. C'est entre autres les cas de Betty soupçonnée d'être une sorcière tant les hommes disparaissaient après avoir flirté avec elle. La narratrice de *C'est le soleil qui m'a brûlée* nous apprend qu'après un rapport sexuel, ses « mains expertes, douées de sensibilité et de savoir, se resserraient autour de l'homme » [14]. Il faut surtout se garder de voir dans ce dernier exemple un câlin mais plutôt une volonté délibérée d'étrangler celui là qui vient une fois de plus et même de trop de la posséder alors qu'elle est engagée dans un processus de rupture avec l'homme. Participent des assassinats symboliques les nombreuses insultes proférées contre l'homme et/ou son sexe après les ébats amoureux par la femme. Un exemple : Ateba dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* parle d'« une idiotie entre les jambes » [15]. Ainsi chez Beyala, l'acte sexuel se désacralise, se vide de toute sa symbolique, de toute sa profondeur et devient un acte pernicieux.

De façon générale, le corps est problématique chez Beyala. Il est au centre de tous les conflits, de toutes les convoitises qui pour en jouir, qui pour le posséder, qui pour se le réapproprier, qui pour le violenter etc. Par conséquent, la rencontre et/ou fusion des corps de l'homme et de la femme, de la mère et de sa fille se conçoit en termes de désamour, de répulsion, d'attraction-répulsion et de vol/viol. Bref, le corps se conçoit sous les prismes de la violence. Dès lors, la famille est l'espace des unions impossibles, des unions problématiques, des unions de raison, du viol et du vol du corps.

Le corps de l'homme et celui de la femme, contrairement à la traditionnelle attirance qui aime ces entités surtout lorsqu'elles sont nues sont dans une logique de répulsion l'un l'autre dans l'œuvre de Beyala. Vice et dignité, présence et absence tels sont les paradigmes dans lesquels s'inscrivent ces corps. Le corps féminin de façon générale est foncièrement animé par le dégoût pour celui de l'homme qui s'inscrit du coup dans le viol, la pédophilie, le vol, la zoophilie, l'onanisme, la masturbation et inceste. Bref, la luxure. Quelques exemples : Hayatou fait l'amour avec un autre homme Diego pour retrouver sa virilité [16] ; Ousmane répudie son épouse Fatou pour qu'on le retrouve « ten(ant) une poule et la sodomis(ant) comme s'il s'agissait d'une femme » [17] ; le père de Tanga « non content de ramener ses maîtresses chez [eux], de les tripoter sous l'œil dégoûté de [s]a mère, [l]'écartèlera au printemps de [s]es douze ans, [l]'engrossera et empoisonnera l'enfant, [leur] enfant, son petit-fils ». [18] En somme, l'homme est le siège d'« une morale de l'excès, de la luxure et de la débauche » [19].

Le corps de la femme contrairement à celui de l'homme siège d'une sexualité débordante et non maîtrisée (« Le vieux mon père aimait les femmes. Brunes, noires mais toujours la femme » [20] nous dit Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga*), le corps de la femme est le siège d'une érotisation voulue et contrôlée. La femme s'offre au plaisir du sexe et y met fin à volonté contrairement à l'homme qui en devient esclave. Pour preuve Kâdjaba Dongo, princesse Essoko, grand mère de Tanga « entraînait des dizaines d'hommes dans le sillage de ses pagnes. Elle offrait sa croupe pour le baiser et le retirait avant la courbe du geste. Ils se plaignaient [...], ils blasphémaient [...], leur fureur grimpait, atteignait son comble. » [21]

Libérée du joug de l'homme, la femme sait opérer des choix sexuels selon ses intérêts. Elle choisit quand, comment, où et avec qui faire l'amour, et ce, en fonction de ses intérêts. L'exemple nous est donné par la Comtesse dans *Assèze l'Africaine* : « La Comtesse ne croyait pas aux sentiments. Elle jugeait au portefeuille [...] Il appartenait à Awono de l'amadouer avec de l'argent parce qu'elle n'avait rien à faire de sa virilité » [22]

Vue sous cet angle, les appétits sexuels débordants et des sévices corporels de l'homme justifieraient la délinquance dont elle fait preuve dans le texte. Lesbianisme, divorce, prostitution, échangisme, refus de la maternité, monoparentalité, frigidité etc. sont ainsi quelques unes des formes de réappropriation du corps que la femme développe dans l'œuvre de Beyala. L'auteure ne dit-elle pas d'ailleurs au sujet de l'amour débridé de ses personnages que « beaucoup vont jusqu'à se prostituer pour ne pas avoir à subir les innombrables maternités, pour ne pas vivre sous la domination » [23] ? Au fait, les femmes « ne veulent plus être gardiens d'un amour improbable et souvent pathologique. Elles veulent se trouver, se découvrir, s'identifier. D'où leur repli entre elles, leur amour entre elles, leur société entre elles » [24] nous dit Irigaray (1984). Outre ce lesbianisme dont le cas Tanga et Anna-Claude est l'un des plus cités, les femmes beyalaènes à l'instar de Kadjaba dans *Tu t'appelleras Tanga* tablent sur la frigidité pour échapper au vol/viol de leur corps :

A l'aube de ses seize ans, elle partit à travers bois, trouva un palmier qui perdait ses noix. Elle se débarrassa de ses guenilles, ramassa les noix. Elle s'accroupit, écarta ses jambes. Elle enfouit chaque noix dans son sexe. Elle sentait la brûlure, la griffure, elle continuait. Quand elle jugea sa coupe pleine, elle les arracha une à une, elle avait mal, le sang dégoulinait sur ses mains, sur ses doigts, des larmes coulaient, la morve aussi. Elle disait que la douleur était situation pour oublier le plaisir qui s'invente et se construit dans les alcôves. [25]

Ces formes de sexualité « déviantes » contrairement à l'homme chez qui elles sont des vices participent ici des bouées de sauvetage, des mécanismes de repli sur soi pour échapper au corps dé-érotisée de l'homme et recouvrer ainsi dignité et liberté. Que ce soit par le lesbianisme, l'avortement, l'auto-sexualité, le refus des maternités ou à travers la prostitution, la femme reprend pleine possession de son corps aux dires de E. Angela Brière (1993). Selon elle, dans « le motif de masturbation dans le roman de Beyala [...], nous y voyons le signe du personnage féminin qui se soustrait à l'emprise masculine » [26].

En outre, la sexualité déviante palie à l'incapacité de l'homme à satisfaire sexuellement la femme. Il est émasculé comme le constate Sorraya :

C'est comme ça dit-elle. Il va te fouiller comme ça. Et puis plus rien ! Rien du tout ! Tu comprends cela au moins ? [...] Il va te laisser nue, seule. Il va s'enfuir et toi tu feras comme moi. Tu écarteras les jambes [...] Tu toucheras ton clitoris, comme ça. Oh ! Que j'ai des poils ! Oui tu te toucheras, et toutes tes attaches se détacheront. Tu t'endormiras en chien de fusil, une main en angle dans ton sexe. [27]

En définitive, le monde des femmes se construit sans l'homme. Il y est éjecté, chassé. Pouvait-il en être autrement du moment où il est « devenu insécurisant » [28], « inutile » [29], et « une couille d'impuissant » [30]. La conséquence de cette négativité de l'homme étant que la femme devient autonome sexuellement et matériellement.

Le décor étant ainsi planté, l'urgence de l'action s'impose. Action dont les contours sont les suivants : « déstructurer » la phallocratie en tuant symboliquement le père et la mère. En d'autres termes, détruire les repères aliénants : « donner un coup de pied à la famille comme dans une fourmilière et jubiler en regardant les fourmis s'éparpiller » [31] préalable à « plus d'ampleur [pour] que [ses] anges déploient leurs ailes » [32].

Immolation de l'homme et de la mère et réappropriation du corps

La conséquence immédiate de l'« inutilité » de l'homme est la prise du pouvoir par les femmes. Elles ont appris à faire sans l'homme. L'homme n'est plus incontournable

puisque les femmes ne veulent plus enfanter, elles adoptent ; se donnent elles-mêmes le plaisir sexuel, s'entredonnent ce plaisir et ne se retournent vers l'homme qu'en toute liberté et la plupart du temps simplement par intérêt et non par amour. Il s'est créé une chaîne de solidarité entre femmes de façon générale, entre adolescente tout particulièrement (cas de Tanga et Anna Claude ; de Tanga avec pied-gâté dans *Tu t'appelleras Tanga*). Le monde se conjugue désormais au féminin, c'est le "women without men" que théorise Kathérine Frank (1987). Cette exclusion de l'homme de la sphère de la sexualité est synonyme de la perte du pouvoir du moment où d'après les féministes, « ce n'est pas seulement un plaisir subjectif et éphémère que l'homme cherche dans l'acte sexuel. Il veut conquérir, prendre, posséder. Avoir une femme, c'est la vaincre. » [33]

Une autre signe de désaveux de l'homme qui fait écho à son exclusion du champ de la procréation, son éviction de la direction de la diégèse. la plupart des romans de l'auteure ont pour personnage principal la femme quand ce n'est pas l'enfant, une autre marginalité sociale : *C'est le soleil qui m'a brûlé* : une héroïne : Ateba ; *Tu t'appelleras Tanga* : Tanga ; *Seul le Diable le savait* : Mégri ; *Assèze l'Africaine* : Assèze ; *Les honneurs perdus* : Saïda ; *La petite fille du réverbère* : Tapoussière ; *Les amours sauvages* : Eve-Marie ou « Mademoiselle-Bonne-Surprise » ; *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* : Aïssatou ; *Les arbres en parlent encore* : Edène, *Femme nue femme noire* : Irène ; *Plantation* : Blues Cornu ; *L'homme qui m'offrait le ciel* : Andela. Seuls *Le petit prince de Belleville* et *Maman a un amant* ont pour narrateur principal un homme : Mamadou Traoré dit Loukoum. Ainsi, Calixthe Beyala renverse l'homme en confiant l'exclusivité de "la force thématique" [34] à la femme de part la posture d'héroïne qu'elle occupe dans ses récits.

Par la sexualité débridée, la femme s'affranchit des mornes de fidélité qui réservaient son corps à un seul homme et le gère selon sa propre volonté. C'est notamment le cas de Eve-Marie qui va jusqu'à renvoyer son mari vers les putes au cas où il ne serait pas fier d'être cocu. Il ne s'agit pas d'une perversion car elle ne se s'engage pas dans ces différents flirts. Elle n'est qu'une présence physique lors des copulations, absente qu'elle est psychologiquement. C'est « la jouissance pour la jouissance ». En effet, pour Boniface Mongo Mboussa, « la sexualité variée et riche [...] n'a qu'une seule finalité : la jouissance pour la jouissance » [35]

Au total, l'homme oscille entre présence nuisible, présence inutile, présence encombrante et délinquance et, comme le relève Béatrice Didier (1981),

Ce qui frappe peut-être davantage, c'est d'une façon plus générale, l'effacement de l'homme dans les œuvres féminines. Le mari, l'amant, l'ami, presque toujours présent dans la poésie, le journal, le roman féminin, y est, la plupart du temps dénué de force et d'individualité. Dans la meilleure hypothèse, il est objet du désir ; sinon il devient une sorte d'inutilité sociale, plutôt encombrante, ou pire un obstacle. [36]

Pour « devenir » comme nous le dit Mégrita dans *Seul le diable le savait*, pour se faire, la femme doit s'émanciper des pesanteurs sociales dont l'homme est l'un des maillons. Elle doit s'affranchir des lois du père mais également de celles des mères, celles que Tanga appelle « les fesses coutumières », qui sont ces ascendantes qui, à travers de l'éducation qu'elles donnent à la jeune fille, perpétuent l'emprise de l'homme sur la femme. Elle doit se « dout[er] des poteaux auxquels [elle] amarre [son] bateau. »

Cette démarche subversive du personnage principal féminin à l'égard de la tradition et ses valeurs surannées répond au cri de cœur lancé aux femmes par Awa THIAM (1978) : " prendre la parole et d'agir " [37]. Selon Thiam, les femmes doivent s'octroyer ce « droit, exhortées, guidées [...] par le vif désir de mettre fin à leur misérable condition de force productrice et reproductrice, surexploitées par le capital et le patriarcat. » [38]

Le personnage féminin de Beyala s'approprie cette démarche de Thiam pour « être autre, [se] réveiller dans une peau vierge et [...] dire le renouveau dans ce fatras où s'éveille le rêve. » [39] Aussi, elle se soustrait du joug familial. Elle se met " hors des cercles de leur

contrôle, de leur loi "[40] en « TRANCH[ANT], coup[ant], donn[ant] un coup de pied à la famille comme dans une fourmilière et [en jubilant] en regardant les fourmis s'éparpiller »[41] car pour se donner un destin propre, « pour survivre, il faut enjamber le gouffre »[42]. Tanga trace les contours de cette renaissance :

Je déstructure ma mère! C'est un acte de naissance. Folie que de croire à l'indestructibilité du lien de sang ! Bêtise de penser que l'acte d'exister dans le clan implique une garantie d'appellation contrôlée. Doutons du poteau auquel nous amarrons notre bateau [...]. A mesure que j'avance dans mes réflexions, mon univers, poussé par le vent de l'esprit, s'élargit. J'abjure ce qui ombre ou lumière, crèvera cette situation. Dieu règne peut-être sur l'univers, mais moi, j'anéantis le monde à mes pieds puisque mon état fait chavirer le monde où le lien de sang n'existe pas. [...] je suis immobile malgré le désir de la vieille ma mère de m'imposer des repères pour mieux me dévorer. Je lui échappe, je l'évacue. [43]

Le destin de la gens féminine chez Beyala d'après Rangira Béatrice GALLIMORE (1997) n'est plus inscrit au sein de la collectivité, il n'est plus régit par le groupe social, il est fondamentalement un destin individuel. Le personnage féminin reconnaît que pour se donner un destin propre, elle doit avant tout détruire les maillons de la chaîne patriarcale. Cependant, étant donné que c'est la femme patriarcale qui tient les maillons de cette chaîne, l'acte de libération passe d'abord par le rejet et même la destruction de la mère phallique. D'où la pratique de la "matrophobie", « the radical surgery with the mother » dans le corpus.

Matrophobia can be seen as a womanly splitting of the self, in the desire to become purge once and for all of our mother's bondage, to become individuated and free. The mother stands for the victim in ourselves, the unfree woman, the martyr. Our personalities seem dangerously to blur, to overlap with our mothers'; and, in a desperate attempt to know where mother ends and daughter begins, we perform radical surgery. [44]

La femme chez Beyala s'inscrit résolument dans la rupture par rapport aux lois du père et de la mère. Cependant, deux questions se posent tout de même : celle de la légitimité des modèles qui ressortent de la plume de l'auteure tout comme celle de la permanence d'une telle rupture.

Des modèles problématiques

La femme chez Beyala : liberté ou libertinage ? Serons-nous tentés de nous demander tant la gestion de la liberté par cette dernière est souvent des plus cahoteuses et l'on est en droit d'interroger à la fois ses choix et sa démarche. Les débauches suites ou au nom de cette quête de liberté sont légions : prostitution, lesbianisme etc. sont quelques une des trajectoires dans lesquelles elle inscrit sa quête.

Tout autant se pose la question des contours même de cette liberté. Qu'est-ce que la liberté féminine, en quoi consiste la libération de celle-ci. Est-ce dans une réappropriation vicieuse du corps ou vertueuse de celui-ci ? Où inscrire le modèle béyalaën ?

Une autre question se pose au détour de la première : celle de la sincérité de la démarche de la femme chez Beyala au regard de sa trajectoire. La femme chez Beyala est-elle maudite ? pourrait-on se demander tant son parcours est jonché de nombreux paradoxes dans le corpus : elle retombe dans l'escarcelle de l'homme. Que ce soit pour des préoccupations pécuniaires ou pour se « venger » de celui-ci, sa fréquentation fut-elle stratégique n'est-elle pas signe de rechute ? Tout se passe comme si, malgré sa volonté d'en découdre avec lui, l'homme reste un partenaire qu'il faut tout simplement corriger ou à défaut, faire avec.

L'érotisation, une des formes de libération de la femme préconisée par Beyala est choquante non pas tant que la sexualité et ses formes d'expression soit absente du quotidien africain et même de la littérature africaine [45] mais parce qu'elle fait de la femme un type, lui donne un portrait robotisé. Par conséquent, Beyala donne à la femme l'image de celle qui

ne peut réussir que par le « bottom power ». Bref, elle réduit la femme à la sensualité et à la sexualité. N'écrit-elle pas du reste au sujet d'Irène Fofo :

Ces fesses sont (désormais) capables de renverser le gouvernement de n'importe quelle république ! Elles permettent (à la femme) de faire des trouées dans le ciel et de faire tomber la pluie si (elle) le désire ! Elles sont capables de commander au soleil et aux astres. C'est ça une vraie femme. [46]

Pour parler comme Ambroise Têko-Agbo, Beyala « donne à voir les femmes tellement déréalisées qu'elle achève par les marginaliser » [47]. Irigay (1984) partage ce point de vue lorsqu'elle note : « Sans le savoir, ni le vouloir le plus souvent, les femmes constituent le moyen le plus terrible de leur propre oppression ; elles détruisent tout ce qui émerge de leur condition indifférenciée, se faisant l'agent de leur propre anéantissement, de leur réduction à un même qui n'est pas leur même. » [48]

Quand Beyala écrit, toute l'Afrique – traditionnelle – retient son souffle

Quel autre pavé dans la marre la très sulfureuse Calixthe Beyala va-t-elle encore lancer ? Quel autre scandale, quelle autre polémique va-t-elle soulever ? Telles sont autant d'inquiétudes et interrogations qui accompagnent chacune des prises de parole, des sorties médiatiques, et même des publications de Beyala. Entre romans iconoclastes, histoires de cœur, accusations de plagiat et divers engagements sociopolitiques, Beyala et sa plume étonne et détonne, choque par sa franchise et par son style impudique.

Calixthe Beyala s'active dans le milieu conservateur africain à « faire honte aux gens de leur [tradition] » dans la terminologie de Jean Paul Sartre. Elle « déconcerte l'ordre du discours » [49]. Au fait Calixthe Beyala donne le tournis à la tradition et à ses tenants. Elle s'insurge contre la phallocratie et ceci n'est pas sans résistance féroce tant cette tradition séculaire a des adeptes des plus farouches.

En iconoclaste, elle célèbre dans ses écrits certaines valeurs compromettantes à la cohésion sociale : adultères, prostitution, les sexualités débridées, lesbianisme, zoophilie... Selon Obitaba (2008), pendant que Sadi et Hampate Bâ utilisent divers figures de style pour montrer que « la prostituée ne vit réellement pas », chez Beyala, « la prostitution est une peccadille » [50]. Aussi, chaque action de l'auteure s'accompagne-t-elle de nombreuses inquiétudes teintées d'admiration non seulement par rapport à son contenu mais aussi à son sens et à sa portée.

Conclusion

La femme chez Beyala s'était donnée « Trois Vérités, trois Certitudes, trois Résolutions » à savoir « revendiquer la lumière, retrouver la femme et abandonner l'homme aux incuries humaines. » [51]. Tout au long de son parcours, elle essaie de plusieurs façons de matérialiser ces idéaux. Cependant un certain nombre de paradoxes accompagnent ces quêtes : sa fréquentation de l'homme et le manque d'un véritable idéal et modèle entre autres. Malgré quelques tentatives plus ou moins réussies d'autonomie, tout est à refaire et à parfaire chez la femme beyalaène. Au terme de sa quête, on a comme l'impression qu'elle poursuit ces « chimères » tant redoutées au moment de la mise en route de son projet de société. Cependant, ses différentes compromissions qui à première vue sonnent comme des aveux d'échec ne sont-elles pas plutôt des stratégies servant à contourner les écueils qui surgissent au moment de la matérialisation de son projet de société ?

Notes

- [1] Beyala, C., *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987.
- [2] Braidotti, R., « Pour un féminisme critique », *Les Cahier du Grief*, Paris, Editions complexes, 1983, p. 99.
- [3] Frank, K., « Women without men: The Feminist Novel in Africa », *African Literature Today*, Volume 15, Trenton (New Jersey), Africa World Press, 1987, p. 14.
- [4] *C'est le soleil qui m'a brûlé*, éd. cit. p. 33.
- [5] *Ibidem*. p. 88.
- [6] Beyala, C., *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, J'ai lu, 1987, p. 65.
- [7] Didier, B. Didier, B., *Femme-écriture*, Paris, PUF, 1981, p. 22.
- [8] 14 romans répertoriés à ce jour si l'on exclut celui qui a été publié tout récemment sous le titre « *Les Lions indomptables*, Paris, Albin Michel, Collection Beaux Livres, Octobre 2010 ».
- [9] Interview accordé à Narcisse Mouellé Kombi II in *Amina* 268 (Août 1992) pp. 10-12. Consultable en ligne sur : <http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/AMINABeyala1992.html>, Consulté le 31 Août 2010.
- [10] Cette division n'est pas sexuelle mais patriarcale puisque dans le cercle des hommes se recrutent les « mères » qu'elle appelle dans sa terminologie « les fesses coutumières » (*C'est le soleil qui m'a brûlée*, éd. cit. p. 74.)
- [11] *C'est le soleil qui m'a brûlée*, éd. cit. p.42.
- [12] Angela Brière, E., *Roman et réalités Camerounaises*, Paris, Nouvelles du sud, 1993, p.202.
- [13] L'acte sexuel en tant que acte de domination de l'homme sur la femme est défendu par Simone de Beauvoir qui note à ce propos que « ce n'est pas seulement un plaisir subjectif et éphémère que l'homme cherche dans l'acte sexuel. Il veut conquérir, prendre, posséder. Avoir une femme, c'est la vaincre. », Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1976, p. 256.
- [14] *C'est le soleil qui m'a brûlée*, éd. cit. p. 68.
- [15] *Ibidem*, p. 122.
- [16] Beyala, C. *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003, pp. 124-125.
- [17] *Ibidem*, p. 167.
- [18] *Ibidem*. p. 46.
- [19] *Femme nue, femme noire*, éd. cit., p. 22
- [20] *Tu t'appelleras Tanga*, éd. cit. pp. 41-42.
- [21] *Ibidem*. p. 37.
- [22] Beyala, C., *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 17.
- [23] Tomnè, C., « L'écriture dans la peau. Entretien avec Calixthe Beyala », *Notre Librairie, Revue des littératures du Sud* : « Sexualité et écriture » no. 151, Juillet-Septembre 2003, p. 41.
- [24] Irigaray, L., *Ethique de la différence sexuelle*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984, p. 69.
- [25] *Tu t'appelleras Tanga*, éd. cit. p. 40.
- [26] Angela Brière, E., *Le roman camerounais et ses discours*, Paris, Nouvelles du Sud, 1993, p. 233.
- [27] *Assèze l'Africaine*, éd. cit., p. 311.
- [28] *Ethique de la différence sexuelle*, éd. cit. p. 66.
- [29] *Femme-écriture*, éd. cit., p. 29.
- [30] C. Beyala, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 216.
- [31] *Tu t'appelleras Tanga*, éd. cit. p. 130.
- [32] *Ibidem*. pp. 20-21.
- [33] de Beauvoir, S., *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1976, p. 256.
- [34] Souriau, E., *Les deux cent mille situations dramatiques*, Paris, Flammarion, 1950, p.55.
- [35] Mongo Mboussa, B., in Ephrem Sambou, « La sexualité dans Le pleurer-rire d'Henri Lopès », *Ethiopiennes, Revue Négro-Africaine de littérature et de philosophie*, no. 81, Littérature, philosophie et arts, 2è Semestre 2008, consultée en ligne le 18 Septembre 2010.
- [36] *L'Ecriture-femme*, éd. cit. p. 29
- [37] Thiam, Awa, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël / Gontier, 1978, P.20.
- [38] *Tu t'appelleras Tanga*, éd. cit. P
- [39] *Ibidem*. p. 134.
- [40] *Ibidem*. p. 130.
- [41] *Ibidem*.
- [42] *Ibidem*. pp. 58-59.
- [43] Rich, Adrienne, *Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution*, New York: Norton, 1976, P. 236.
- [44] *C'est le soleil qui m'a brûlée*, éd. cit., p. 104.
- [45] Chevrier, Jacques constate que l'érotisation est devenue un véritable motif d'écriture dans la littérature africaine « Il est clair, la sexualité constitue aujourd'hui l'un des thèmes dominants de la plupart des textes majeurs de ces dernières années », « Pouvoir, sexualité et subversion dans les littératures du Sud » in *Notre Librairie, Revue des littératures du Sud*, no. 151, Sexualité et écriture, Juillet/Septembre 2003, p. 8-12.

- [46] *Femme nue, femme noire*, édit. cit. p. 34.
- [47] Têko-Agbo, A., « Werewere Liking et Calixthe Beyala » in *Cahiers d'Etudes africaines*, vol. 37, no. 145, p. 13.
- [48] *Ethique et la différence sexuelle*, éd. cit. p. 102.
- [49] Ibidem, p. 132.
- [50] Eraguonoma Obitaba, J., « L'Esthétique du discours de la prostitution : l'exemple de Sadjì ; Hampate Ba, Béti, Daher Ahmed Farah, Sembène, Labou Tansi et Beyala » in *Ethiopiennes*, no. 81 Littérature, philosophie et art, 2^{ème} Semestre 2008.
- [51] *C'est le soleil qui m'a brûlée*, p. 104.

Bibliographie

- Angela Brière, E., *Le roman camerounais et ses discours*, Paris, Nouvelles du Sud, 1993.
- Beyala, C., *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987.
- Beyala, C., *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, J'ai lu, 1987.
- Boëtsch, G. & Eric Savarese, Le corps de l'Africaine : érotisation et inversion ; *Cahier d'Etudes Africaines*, vol. 39, cahier 153 (1999), pp. 123-144. Lien URL : <http://www.jstor.org/stable/4392916>.
- Braidotti, R., « Pour un féminisme critique », *Les Cahier du Grief*, Paris, Editions complexes, 1983.
- de Beauvoir, S., *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1976.
- Dejeux, J., « Une nouvelle critique ne supprimera pas l'ancienne » in *Sindbad*, n°47 Oct.-Nov. 1985, pp. 25-34.
- Didier, B., *Femme-écriture*, Paris, PUF, 1981.
- Frank, K., « Women without men: The Feminist Novel in Africa », *African Literature Today*, Volume 15, Trenton (New Jersey), Africa World Press, 1987, p. 14.
- Irigaray, L., *Ethique de la différence sexuelle*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984.
- Le Magazine Littéraire*, Les enfers du sexe de Sade à Houellebecq, no. 470, Déc. 2007.
- Lorcerie, F. « Sémiotique, herméneutique » in *Œuvres et critiques IV*, Février 1980, PP. 125-137.
- Obitaba Eraguonoma, J., « L'esthétique du discours de la prostitution : l'exemple de Sadjì, Hampate Ba, Daher Ahmed Farah, Sembène, Labou Tansi et Beyala » in *Ethiopiennes*, Littérature, philosophie et art, 2^e Semestre 2008.
- Rich, A., *Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution*, New York: Norton, 1976.
- Sambou, E., « La sexualité dans Le pleurer rire d'Henri Lopès » in *Ethiopiennes* no. 81 Littérature, philosophie et arts, 2^e Semestre 2008.
- Souriau, E., *Les deux cent mille situations dramatiques*, Paris, Flammarion, 1950
- Têko-Agbo, A., « Werewere Liking et Calixthe Beyala » in *Cahiers d'Etudes africaines*, vol. 37, no. 145
- Thiam, Awa, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël / Gontier, 1978.
- Tomnè, C., « L'écriture dans la peau. Entretien avec Calixthe Beyala », *Notre Librairie, Revue des littératures du Sud* : « Sexualité et écriture » no. 151, Juillet-Septembre 2003
- Wallerstein, I., éd., *Ouvrir les sciences sociales*, Paris, Descartes et Cie, 1996.